

RÉFLEXION  
SUR LA DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT JEAN EUDES  
À LA LUMIÈRE DE « GAUDIUM ET SPES »

Par CLÉMENT GUILLON, supérieur général des Eudistes

Réfléchir sur la doctrine spirituelle de saint Jean Eudes à la lumière de Gaudium et Spes, voilà une entreprise qui peut surprendre. Et pourtant il y a longtemps que j'en ai fait le projet: pratiquement dès la parution du document conciliaire (7 décembre 1965).

J'étais alors, depuis plusieurs années, aumônier des étudiants d'une Université. J'avais l'impression de me trouver à l'un des points caractéristiques de la rencontre de l'Église avec le monde moderne. L'une des préoccupations dominantes des chrétiens que je côtoyais était la participation à la construction du monde, spécialement à travers l'engagement syndical et politique. J'avais lu et étudié avec soin les oeuvres de Teilhard de Chardin remarquant tout particulièrement la dédicace du Milieu Divin « pour ceux qui aiment le monde »; et je m'étais efforcé de discerner ce que sa réflexion pouvait apporter de positif à l'Église. Il m'apparaissait clairement que c'était un devoir important pour le chrétien de participer, selon sa vocation personnelle, à l'aménagement de l'univers et de la société. Et j'étais heureux qu'un texte du Concile -- qui d'ailleurs n'était pas prévu lors de l'ouverture en octobre 1962, mais dont la nécessité s'était imposée de plus en plus nettement d'une session à l'autre--se réfère directement aux grandes préoccupations et aux grands projets des hommes d'aujourd'hui à propos des « réalités terrestres » les plus marquantes, comme par exemple le travail, la culture, la vie politique.

Mais, parallèlement, me revenaient en mémoire certaines phrases de saint Jean Eudes sur le dégagement du monde ou la vanité des choses terrestres; et je me posais des questions, que j'avais du mal à formuler clairement, mais qui se résumaient à peu près à celle-ci: y a-t-il opposition, et jusqu'à quel point entre la vision que le Concile a de l'homme dans le monde et celle de saint Jean Eudes?

Il ne m'était pas possible à l'époque de répondre personnellement à cette question: cela aurait supposé une connaissance de la pensée de saint Jean Eudes que j'étais bien loin d'avoir. Mais en même temps il me paraissait nécessaire qu'il y soit répondu. En effet, connaissant--ou devinant au moins -- les grandes intuitions de saint Jean Eudes sur le rôle universel du Christ, sur sa présence vivante en chaque chrétien, sur le primat de l'amour, etc., j'avais l'impression que je ne serais jamais totalement à l'aise pour y communier et les faire partager, tant que je n'aurais pas élucidé ce qui, par ailleurs, dans sa pensée, me semblait si peu en harmonie avec notre sensibilité actuelle.

À vrai dire, pendant plusieurs années je n'ai guère progressé dans ma réflexion; et ce n'est qu'à partir de 1971 que, devenu supérieur général, j'ai vraiment commencé à approfondir. J'ai pensé qu'il y avait sans doute des confrères qui partageaient mes interrogations, et, avec l'accord du conseil général, j'ai publié, en janvier 1972, un dossier intitulé « Spiritualité Eudiste 1972 », dont la partie la plus importante (fiches 2, 21, 22 et 23) avait pour sujet « saint Jean Eudes et les réalités terrestres ». Partant de

Gaudium et Spes, je faisais remarquer l'impression de décalage qu'on ressent en comparant ce texte avec les écrits de saint Jean Eudes, et j'invitais tous les confrères qui le voudraient à me faire part de leurs réflexions sur un certain nombre de questions, dont l'une, assez incisive, était la suivante: « Faut-il voir dans la conception que saint Jean Eudes a de " l'homme dans le monde » une faiblesse irrémédiable, un déficit irrécupérable, ou simplement un point faible, largement compensé par d'autres éléments positifs? ».

Une quinzaine de confrères m'ont répondu par écrit, plusieurs de manière très détaillée, certains critiquant la formulation même de mes questions. Je les remercie tous très cordialement. Muni de leurs réponses, je me suis remis au travail, en profitant des répités que me laissaient mes voyages. J'ai cherché à regarder de près où se trouvent exactement les différences entre Gaudium et Spes et la pensée de saint Jean Eudes et quelle est leur portée et leur signification. Et ce sont les résultats de ma réflexion que je voudrais présenter ici.

## DES OBJECTIFS TRÈS DIFFÉRENTS

La première chose à faire, avant d'entrer dans des comparaisons de détail entre Gaudium et Spes et les oeuvres de saint Jean Eudes, est d'examiner avec attention les objectifs qui sont visés dans les deux cas.

Les destinataires et le but de la constitution pastorale du Concile sont clairement indiqués dès l'avant-propos. « Après s'être efforcé de pénétrer plus avant dans le mystère de l'Église le deuxième Concile du Vatican n'hésite pas à s'adresser maintenant, non plus aux seuls fils de l'Église et à tous ceux qui se réclament du Christ, mais à tous les hommes. À tous il veut exposer comment il envisage la présence et l'action de l'Église dans le monde d'aujourd'hui » (2/1).

Pour essayer d'atteindre ce but, la méthode que le Concile adopte est très simple. Il veut tout d'abord regarder le monde avec sympathie, écouter l'homme d'aujourd'hui, accueillir ses préoccupations et interrogations. Il veut ensuite projeter fraternellement sur toutes les réalités humaines l'Évangile de Jésus-Christ, Bonne Nouvelle du salut. Cette double démarche se réfère tout d'abord à la condition humaine considérée de manière globale (exposé préliminaire et I<sup>ère</sup> partie). Puis, dans la II<sup>ème</sup> partie, elle est appliquée à un certain nombre d'aspects particuliers de l'existence humaine: la famille, la culture, la vie économique et sociale, la vie politique, les relations internationales.

Il est clair que le but que saint Jean Eudes se propose tout au long de ses oeuvres, les destinataires de son message, et la méthode qu'il adopte pour leur parler, sont tout autres

C'est à des chrétiens qu'il s'adresse, qui ne remettent nullement en cause leur foi, mais qui la vivent tant bien que mal Sans se lasser, saint Jean Eudes leur rappelle la grandeur et les exigences de leur baptême. Assuré qu'ils ont conscience de leur vocation surnaturelle, il n'éprouve nul besoin de s'attarder à une réflexion sur l'homme en tant que tel et dans sa relation au monde. D'emblée il rappelle qu'aucune réalité terrestre n'est comparable aux dons de Dieu, et que la grâce du Christ fait de nous des créatures radicalement nouvelles.

Gaudium et Spes et les oeuvres de saint Jean Eudes sont donc des écrits de nature extrêmement différente, et leur comparaison demande intelligence et

discernement. De plus, il convient de distinguer, dans la constitution conciliaire, l'exposé préliminaire, la I<sup>ère</sup> partie, puis la II<sup>ème</sup> partie, qui sont des textes de contenu et de factures assez divers.

#### REGARD SUR LE MONDE (EXPOSÉ PRÉLIMINAIRE DE « GAUDIUM ET SPES »)

L'exposé préliminaire de Gaudium et Spes donne une description, à grands traits, de la condition humaine dans le monde d'aujourd'hui. Le Concile se propose de « scruter les signes des temps », comme c'est d'ailleurs le devoir de l'Église de le faire à tout moment, « de telle sorte qu'elle puisse répondre, de manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles de l'homme » (4/1). Le texte conciliaire constate que notre époque est marquée par des changements profonds dans tous les domaines, scientifique et technique, social, moral et religieux. Ces changements, souvent mal dominés par l'homme, entraînent des déséquilibres, qui, du fait qu'ils coexistent avec des aspirations de plus en plus universelles, sont douloureusement ressentis, et conduisent l'homme à s'interroger en profondeur sur ce qu'il est.

L'univers de saint Jean Eudes au XVII<sup>e</sup> siècle est évidemment bien différent du nôtre. Il est certainement plus limité, plus homogène et plus stable aussi. Saint Jean Eudes n'éprouve pas le besoin d'en donner une description complète, mais bien des pages de ses écrits montrent qu'il en a une bonne connaissance: sa tâche de prédicateur lui a donné l'occasion de sillonner la France et de rencontrer toutes sortes de gens, dans toutes les classes de la société. Et son désir est bien, comme celui du Concile, de parler de manière adaptée à ses contemporains.

On est tenté de penser, à première vue, que la vision que saint Jean Eudes a de l'homme et du monde de son temps est nettement plus pessimiste que celle que le Concile a de l'homme et du monde d'aujourd'hui, lorsqu'on lit par exemple ceci. « On peut dire qu'il y a très peu de vrais hommes sur la terre, mais qu'elle est toute couverte d'hommes qui n'ont que l'apparence d'hommes, qui sont de véritables bêtes » (VI, 411). Mais il ne faut pas exagérer la portée de ce passage, comme d'ailleurs d'un certain nombre d'autres pages analogues de saint Jean Eudes, dont le but n'est pas d'abord de donner une description objective de la réalité, mais plutôt de frapper le lecteur afin de l'inviter à un vigoureux effort de conversion. Il faut, par ailleurs, se garder d'oublier que le regard du Concile n'est aucunement un regard d'admiration béate: Gaudium et Spes, au numéro 8, après avoir évoqué les divers déséquilibres du monde moderne, conclut avec réalisme: « Défiance et inimitié mutuelles, conflits et calamités s'ensuivent, dont l'homme est à la fois cause et victime »

Il y a d'autre part une question de vocabulaire sur laquelle il est important de ne pas se méprendre, car elle est capitale: celle de la signification du mot « monde ».

Dans le Nouveau Testament, ce mot est employé en deux sens très différents: --l'humanité dans son cadre de vie. Exemple: « Dieu a tant aimé le monde » (Jn 3, 16).

--l'humanité en tant qu'elle est soumise au péché et qu'elle refuse Dieu. Exemples: « N'aimez ni le monde ni rien de ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui » (1 Jn 2, 15); « Je ne prie pas pour le

monde » (Jn 17, 9).

Lorsque Gaudium et Spes emploie le mot « monde », c'est presque toujours au premier sens indiqué ci-dessus: « Le monde que (le Concile) a en vue est celui des hommes, la famille humaine tout entière avec l'univers au sein duquel elle vit » (2/2) Mais il est clair que le Concile n'ignore pas que ce monde est historiquement, marqué par le péché. Il lui arrive même, en citant saint Paul, d'employer le mot « monde » dans le second sens: « Ne vous modelez pas sur le monde présent » (Rm 12, 2) c'est-à-dire sur cet esprit de vanité et de malice qui change l'activité humaine (...) en instrument de péché » (37/3).

Saint Jean Eudes, pour sa part, lorsqu'il se sert du mot « monde », pense presque toujours au monde pécheur. Par exemple: « J'entends par le monde, la vie corrompue et dérégulée qu'on mène dans le monde, l'esprit damnable qui y règne, etc. » (I, 178). Il se réfère alors, selon l'usage courant à son époque, non pas à l'univers pris dans son ensemble et considéré comme cadre de vie de l'humanité, mais, de manière beaucoup plus restreinte, à un aspect très caractéristique de son environnement social, qu'on pourrait appeler le « monde des mondains », dont effectivement les comportements et valeurs sont souvent fort éloignés de l'esprit du Christ. Il n'est pas étonnant qu'il soit sévère à son égard, le considérant comme « excommunié de la bouche de Jésus-Christ » (IX, 151), et on comprend pourquoi il lui applique les paroles de la 1ère épître de saint Jean citées ci-dessus (cf. par exemple I, 181).

Il y a cependant une difficulté: c'est qu'assez souvent, probablement sans trop s'en rendre compte, saint Jean Eudes glisse du « monde des mondains » au monde tout court, c'est-à-dire au cadre de la vie terrestre des hommes, et qu'il a tendance à projeter sur le second la méfiance qu'il a, à juste titre, à l'égard du premier.

Il faut donc, lorsque saint Jean Eudes parle du « monde », être très attentif à ne pas durcir sa pensée. Il faut aussi accepter de reconnaître que son point de vue, d'ailleurs légitime, est partiel et a besoin d'être complété.

L'examen de la 1ère partie de Gaudium et Spes va nous donner l'occasion de prendre conscience de cela de manière plus précise.

## RÉFLEXION SUR L'HOMME DANS LE MONDE (1ère PARTIE DE « GAUDIUM ET SPES »)

La première partie de Gaudium et Spes est une réflexion sur l'homme, considéré dans ses trois dimensions fondamentales, d'abord en lui-même (chapitre 1), puis dans sa vie sociale c'est-à-dire ses relations avec ses semblables (chapitre 2), enfin dans son activité c'est-à-dire sa relation avec l'univers matériel (chapitre 3). Le chapitre 4 se situe sur une ligne assez différente: l'Église s'y interroge sur son propre rôle dans le monde de ce temps.

Bien entendu cette réflexion sur l'homme est éclairée par la Révélation. Le Concile nous rappelle que l'homme est créé par Dieu à son image, comme membre d'une communauté de frères avec la tâche d'organiser l'univers dans le sens du service de tous et de la gloire de Dieu. Malheureusement le péché contredit ce plan de Dieu: atteignant l'homme au coeur même de son être, il fausse sa relation avec ses semblables et détériore son activité dans le monde. Mais le Christ vient régénérer

l'homme, et sa grâce le rend à nouveau capable d'aimer ses frères, et lui permet de retrouver, à l'égard du monde, une attitude conforme au plan de Dieu.

## Points de convergence

Sur ces points essentiels, création, péché, restauration de l'homme et de l'univers dans le Christ, il y a, sans aucun doute consonance profonde entre la pensée de saint Jean Eudes et Gaudium et Spes.

## La création

Il est vrai que la création n'occupe pas une place de premier plan dans la doctrine spirituelle de saint Jean Eudes. Dans sa première oeuvre, le Royaume de Jésus (1637), il n'y fait que de brèves allusions. Cependant l'essentiel est dit: tout ce qui existe vient de Dieu, hormis le péché; Dieu aime tout ce qu'il a fait sans aucune exception (I, 259), et toute la création a vocation à la fois de le louer (I, 378) et de nous révéler sa bonté (I, 398), quant à l'homme, le premier bienfait qu'il a reçu et qu'il reçoit sans cesse de Dieu est « l'être et la vie » (I, 101), et « toutes les (...) choses qui sont au ciel et en la terre » lui sont données « pour ses usages et nécessités » (I, 102).

Remarquons bien qu'on ne trouve, dans le Royaume de Jésus, aucune trace de mépris du corps. Tout au contraire, saint Jean Eudes parle du repos, de la nourriture et du rafraîchissement qu'il convient de lui donner, comme d'une des pratiques de la charité chrétienne (I, 261-262); pour lui, notre corps est comme notre prochain le plus proche, qu'il faut traiter comme un membre du Christ, et auquel s'applique sa parole: « Ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi que vous le ferez » (Mt 25, 40). Saint Jean Eudes a d'ailleurs toujours beaucoup insisté, aussi bien dans les Constitutions de la Congrégation de Jésus et Marie (IX, 243) que dans sa correspondance (cf. par exemple la lettre à un supérieur de mission, publiée dans X, 479) sur le soin de la santé, qui est un don de Dieu, et que nous avons le devoir de mettre à son service et au service de nos frères.

À mesure que les années passaient, saint Jean Eudes a senti le besoin de parler davantage de la création, et, en 1662, il a ajouté au Royaume de Jésus une huitième partie, constituée, d'une part par les Méditations sur l'humilité, et d'autre part par les Entretiens intérieurs de l'âme chrétienne avec son Dieu (cette huitième partie a malheureusement été séparée du reste du livre par les éditeurs des oeuvres complètes). Plusieurs de ces Entretiens sont de très belles méditations sur la création de l'homme et la création de toutes choses, que Dieu nous a « données avec un amour infini » (II, 147).

Vers la même époque saint Jean Eudes commençait la rédaction du Coeur Admirable (qu'il ne termina d'ailleurs que quelques semaines avant sa mort). C'est dans un passage de ce livre que, pour souligner la dignité de l'homme, il cite le psaume 8: « Tout fut mis par toi sous ses pieds » (v. 7), et le premier chapitre de la Genèse: « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance » (v. 26). Il est intéressant de noter que ce sont précisément ces deux textes que Gaudium et Spes utilise pour exprimer ce qu'est l'homme (12/3).

On peut donc dire sans hésiter que la pensée de saint Jean Eudes sur la création est fondamentalement juste et pleinement conforme à l'Écriture et à la

Tradition. S'il est vrai, comme nous le verrons plus loin, que sa vision du péché et de ses conséquences est nettement marquée par le pessimisme augustinien, il n'y a cependant rien de manichéen chez lui: ce à quoi il nous demande de renoncer, ce contre quoi il nous demande de lutter sans merci, ce n'est jamais autre chose que le péché.

Cela ne signifie pas pourtant que le langage de saint Jean Eudes, lorsqu'il parle du monde créé, soit totalement satisfaisant. Dans le Royaume de Jésus on relève plusieurs affirmations ambiguës sur le néant de l'homme et de toute créature: « En tant qu'hommes, nous ne sommes que poudre, que corruption, que néant » (I, 216); « Vous seul (Dieu) êtes digne d'être, de vivre et d'opérer, et partant tout autre être doit être anéanti devant vous » (I, 154).

On voit bien ce que saint Jean Eudes veut dire: il n'y a pas de commune mesure entre le Créateur et la créature, et Dieu seul mérite d'être adoré. Il reste que l'expression n'est pas heureuse, d'autant moins que, dans les deux pages ici mentionnées, saint Jean Eudes rapproche le néant de la créature de la corruption du péché, présentés l'un et l'autre comme motifs d'abnégation et d'humilité, ce qui risque de conduire le lecteur pressé à une assimilation indue. Il y a en effet un abîme entre la condition de créature et celle de pécheur. Il est vrai que la créature n'est rien par elle-même et qu'elle n'existe qu'en dépendance de Dieu, mais cette relation de dépendance est en même temps la racine d'une noblesse et d'une bonté foncières. Le péché par contre est un mal, un désordre, une entrave au plan de Dieu.

Il convient aussi de rappeler le glissement mentionné plus haut à propos de la signification du mot « monde », qui fait que saint Jean Eudes ne distingue pas suffisamment le monde en tant que créé du monde en tant que marqué par le péché. Il dit par exemple, dans le Royaume de Jésus: « Tout ce qui est au monde n'est que fumée, vanité et illusion » (I, 171). Et, un peu plus tard, dans le Contrat (1654), il écrira que le chrétien ne doit plus avoir « ni estime, ni affection, ni goût pour les choses temporelles et terrestres » (II, 227). De telles expressions nous laissent mal à l'aise: il est bien vrai que les choses temporelles et terrestres sont souvent défigurées par le péché, mais elles ne perdent pas par le fait même tout sens, toute valeur et toute dignité. Et ce n'est pas nier la grandeur de Dieu, tout au contraire, que de reconnaître ses effets en tout ce qu'il a créé. Sans doute n'est-il pas faux de dire que saint Jean Eudes a tendance à projeter la relation péché-grâce, qui est une relation d'opposition absolue, sur la relation monde temporel - réalités éternelles, qui est d'un tout autre ordre, et à interpréter la seconde en fonction de la première.

Il faut ajouter en toute honnêteté que les Entretiens, bien qu'apportant un réel élargissement des perspectives et quelques précisions, spécialement une distinction claire entre le néant dont nous sommes tirés par la création et le néant du péché (II, 178), ne corrigent pas de manière décisive l'ambiguïté relative à la signification du mot monde: ainsi, voulant faire ressortir l'opposition entre « le monde d'Adam » et « le monde du chrétien », saint Jean Eudes ne distingue pratiquement pas ce qui, dans le monde d'Adam, relève de la création, et ce qui relève du péché, et il déclare de manière abrupte que le « premier monde de la première créature » est « un monde de ténèbres, de péché et de malédiction » (II, 179).

Il faut évidemment, dans cette page comme dans beaucoup d'autres, faire la part de l'exagération oratoire, et reconnaître que l'écrivain se laisse facilement entraîner par la fougue du prédicateur. Il reste que la théologie de la création de saint Jean Eudes souffre d'une certaine imprécision, qui s'explique d'ailleurs largement,

nous le verrons, par le fait que les circonstances concrètes dans lesquelles il a vécu ne l'ont jamais vraiment mis en demeure de clarifier totalement sa pensée.

Et, sur cette question de la création, le texte de Gaudium et Spes, sans être en contradiction avec la doctrine de saint Jean Eudes, apporte des précisions dont nous ne pourrions pas nous passer aujourd'hui.

### Le péché

Par contre, en ce qui concerne le péché et ses conséquences, on ne relève guère de distance entre la présentation de Gaudium et Spes, dont le ton est assez nettement augustinien, et la pensée de saint Jean Eudes.

« L'homme, séduit par le Malin, dès le début de l'histoire, a abusé de sa liberté, en se dressant contre Dieu et en désirant parvenir à sa fin hors de Dieu ». Cette description du péché donnée par le Concile (13/1) n'est pas sans rappeler celle que saint Jean Eudes présente dans la dixième Méditation sur l'humilité (II, 98): « Qu'a fait l'homme ingrat? Il s'est séparé de Dieu, il s'est appliqué à soi-même. Au lieu d'employer son amour pour Dieu, il l'a tourné vers soi-même. (...) Au lieu de tendre à Dieu comme à sa fin, de prendre son repos en lui, et de faire tout pour lui, il tend à soi-même, veut prendre son repos en soi-même, et faire tout pour soi-même ».

« Ce que la révélation divine nous découvre ainsi, continue le Concile, notre propre expérience le confirme. Car l'homme, s'il regarde au-dedans de son cœur, se découvre enclin aussi au mal submergé de multiples maux qui ne peuvent provenir de son Créateur, qui est bon » (13/1). Saint Jean Eudes a des expressions très proches, par exemple: « Que chacun se considère, et il trouvera qu'il a en soi la source de l'orgueil, de l'avarice, de l'envie et de tous les autres vices » (II, 95).

Le Concile remarque ensuite que le péché a pour conséquence de détruire l'harmonie de la création: « Refusant souvent de reconnaître Dieu comme son principe, l'homme a (...) en même temps rompu toute harmonie, soit par rapport à lui-même, soit par rapport aux autres hommes et à toute la création » (13/1). Plus loin le texte signale que « l'orgueil et l'égoïsme des hommes (...) pervertissent le climat social » (25/3), et que « toutes les activités humaines (sont) quotidiennement déviées par l'orgueil de l'homme et l'amour désordonné de soi » (37/4). Nous sommes là, c'est évident, dans un registre de pensée familier à saint Jean Eudes.

### La restauration de toutes choses dans le Christ

La parenté de vues entre la pensée de saint Jean Eudes et le texte conciliaire est également frappante lorsque celui-ci traite de la régénération de l'homme et de la restauration de toutes choses dans le Christ. Voici, sans chercher à être exhaustif, quelques rapprochements qu'il est possible de faire.

Le Christ renouvelle intérieurement l'homme en le faisant participer à son mystère pascal (22/4; cf. II, 182: « Le baptême est une mort et une résurrection »), et en lui communiquant son Esprit (22/4; chez saint Jean Eudes le thème du don de l'Esprit est souvent associé à celui du don que le Christ nous fait de son Cœur: cf. VI, 261; XI,

507, etc.).

Ainsi l'homme, libéré de son amour-propre (38/1; cf. I, 185), devient capable de donner un sens nouveau à son existence, et de vivre de manière positive la souffrance et la mort (18/2, 22/3-4; cf. par exemple la lettre de saint Jean Eudes à Madame de Budos sur la souffrance, XI, 30 et sv., et les lettres à Madame de Camilly à l'occasion de la mort de son mari, XI, 77 et sv.).

Le Christ est la Tête du Corps Mystique (32/4; cf. I, 161, pour ne citer qu'un seul texte). Tout a été fait par lui, tout est en lui et tout va vers lui (38/1, 45/2; cf. par exemple I, 565).

Le Christ a sanctifié toutes les situations et activités de la vie quotidienne (32/2, 43/1; de cela saint Jean Eudes tire toutes les conséquences en nous invitant à vivre notre vie dans tous ses détails dans les dispositions et intentions de Jésus: cf. I, 165-166, 441 et sv.).

Le Christ nous redonne la capacité d'user des choses créées dans un esprit de pauvreté et de liberté (37/4). Sur ce point, les expressions de saint Jean Eudes sont un peu plus réticentes: « Notre Seigneur Jésus-Christ, par la vertu de son sang et de sa mort, nous a remis dans le droit d'user des choses de ce monde dans nos nécessités; non pas néanmoins d'en user avec plénitude et abondance..., mais d'en user sans en faire aucun état, sans nous y attacher, sans y prendre complaisance ... » (II, 149). On a l'impression que saint Jean Eudes garde un peu de méfiance à l'égard du monde créé, et qu'il lui est difficile de penser que ce monde puisse être véritablement restauré et réincorporé dans le Christ.

Le Christ rectifie notre regard sur nos frères: il nous apprend à nous faire le prochain de tout homme, et spécialement de ceux qui souffrent, de ceux qui sont abandonnés ou méprisés (27/1-2; cf. I, 259-260, où saint Jean Eudes, comme Gaudium et Spes, cite Mt 25, 40: « Ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait »). Le Christ nous invite à aimer même nos ennemis (28/3; cf. I, 263).

Gaudium et Spes rappelle avec vigueur que la charité envers Dieu et la charité envers le prochain ne font qu'un: « L'amour de Dieu et du prochain est le premier et le plus grand commandement.

L'Écriture, pour sa part, enseigne que l'amour de Dieu est inséparable de l'amour du prochain » (24/2). Sur ce thème on trouverait difficilement des expressions plus claires et plus fortes que celles de saint Jean Eudes: « L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont inséparables; ce ne sont point deux amours, ce n'est qu'un seul et unique amour; et nous devons aimer notre prochain du même coeur et du même amour dont nous aimons Dieu » (I, 257-258)

Enfin, lorsque Gaudium et Spes, après avoir cité saint Jean, 17, 22, fait mention d'« une certaine ressemblance entre l'union des personnes divines et celle des fils de Dieu dans la vérité et dans l'amour » (24/3), nous nous trouvons en terrain bien connu. Pour saint Jean Eudes, la Trinité est « l'exemplaire de toutes les saintes communautés » (IX, 175), et vivre chrétiennement c'est entrer dans la communion de la Trinité elle-même (cf II, 186 où saint Jean Eudes cite le même passage de l'Évangile de saint Jean).

Les points de convergence entre la doctrine de saint Jean Eudes et la 1ère partie de Gaudium et Spes sont donc nombreux, et portent sur des points fondamentaux. Ils sont la conséquence normale du fait que le Concile appuie toutes ses affirmations doctrinales sur la Parole de Dieu, qui est elle-même le point de



référence constant de saint Jean Eudes. On pourrait résumer ces points de convergence en citant une seule phrase du texte conciliaire: « Dans la lumière de la Révélation, la sublimité de la vocation humaine, comme la profonde misère de l'homme, dont tous font l'expérience, trouvent leur signification ultime » (13/3).

Points de divergence.

Mais--et cela n'a rien d'étonnant--ces points de convergence s'accompagnent de points de divergence. Nous en avons déjà relevé un, à propos de la création. Essayons maintenant de reconnaître les autres, et de préciser leur signification.

L'homme

Tout d'abord Gaudium et Spes s'intéresse beaucoup plus que saint Jean Eudes à une réflexion sur l'homme en tant que tel: le texte conciliaire consacre plusieurs pages à l'examen de ce qui constitue l'homme en tant que personne: son intelligence, sa conscience morale, sa liberté.

On ne trouve pas de développements de ce type chez saint Jean Eudes: il se situe d'emblée dans l'univers de la grâce et du salut, et il considère essentiellement l'homme comme enfant de Dieu et membre du Christ. Il ne faudrait pas cependant tirer de là des conclusions trop hâtives. Saint Jean Eudes n'ignore pas ce qui est humain en l'homme. Contemplant la « perfection de l'âme » de la Vierge Marie, il admire un instant sa « mémoire excellente », son « entendement éclairé, sage et judicieux », son « esprit vif, pénétrant et fort », sa « volonté parfaitement soumise à Dieu » (V, 364-365). Et les quelques réflexions qu'il fait sur la liberté dans la préface des Constitutions (IX, 64) ne sont pas sans quelque parenté avec ce que dit le Concile (17).

On ne peut nier cependant que les accentuations sont nettement différentes. Mais cela s'explique si l'on tient compte du fait, noté dès le début de cet article, que, s'adressant à des destinataires bien différents de nos contemporains, saint Jean Eudes ne pouvait évidemment leur tenir le même langage.

Parlant aux hommes de la fin du XXe siècle, qui vivent dans une société largement sécularisée, et parmi lesquels beaucoup sont incroyants ou indifférents, le Concile part de ce qui est reconnu par tous: l'homme est le centre et le sommet de l'univers; puis il s'efforce de montrer en quoi la Révélation rejoint ses aspirations profondes. La réflexion de Gaudium et Spes est ainsi une sorte de va-et-vient continu entre ce que l'homme perçoit de lui-même et du monde qui l'entoure et ce que Dieu lui dit. Chemin faisant le problème de l'athéisme est abordé de front: l'athéisme est aujourd'hui un fait massif, et le Concile se sent obligé de reconnaître sa signification et d'accueillir les questions qu'il pose. On ne peut donc s'étonner que son langage soit assez éloigné de celui de saint Jean Eudes.

Les «valeurs humaines»

Une question cependant mérite d'être examinée avec une attention particulière, parce qu'elle est facilement pour nous une pierre d'achoppement: celle des « valeurs » qui sont admises et même prisées par nos contemporains.

Le jugement de l'Église sur elles est nuancé: « Ces valeurs, dans la mesure où elles procèdent du génie humain, qui est don de Dieu, sont fort bonnes; mais il n'est pas rare que la corruption du cœur humain les détourne de l'ordre requis: c'est pourquoi elles ont besoin d'être purifiées » (11/2).

Le regard de saint Jean Eudes sur les valeurs reconnues par les hommes de son temps est certainement plus unilatéral et pessimiste. C'est plutôt leur corruption que leur bonté foncière qui le frappe. Il n'accorde guère de crédit aux vertus des « philosophes païens, hérétiques, et politiques », qui, selon lui, procèdent de motifs essentiellement égocentriques (I, 206). Il se défie des « avantages naturels ou acquis », qui « nous remplissent d'estime et de complaisance pour nous-mêmes » (V, 351).

Cette attitude de saint Jean Eudes appelle plusieurs remarques. Tout d'abord elle s'explique largement par l'expérience qu'il a acquise à travers son ministère: il n'a que trop constaté chez ses contemporains, et spécialement dans la société mondaine de son temps, que les « avantages naturels du corps et de l'esprit » sont, de fait, des « obstacles à (la) grâce, et par conséquent au salut et à la sanctification du chrétien » (V, 350), et que la science engendre l'orgueil (cf. IX, 332). Et on peut comprendre pourquoi il est plutôt porté à se défier de ce que nous appelons aujourd'hui les « valeurs humaines » qu'à les admirer. Mais la pensée de saint Jean Eudes est plus nuancée qu'il ne paraît à première vue. Lorsqu'il déclare que la science est dangereuse, il prend bien soin de préciser: « Si elle n'est pas réglée et conduite par l'esprit de Dieu » (IX, 331). Et il ne manque pas de dire que « les perfections naturelles ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, mais bonnes et louables, parce que Dieu en est l'auteur » (V, 350). De temps en temps réapparaît ainsi l'affirmation de la bonté fondamentale de la création, qui préserve toujours saint Jean Eudes, malgré son orientation augustinienne incontestable, des déviations qui ont engendré le jansénisme et diverses autres hérésies.

Notons bien par ailleurs que, dans le concret, lorsqu'il s'agit par exemple de l'accueil des candidats à la Congrégation, saint Jean Eudes fait preuve d'un remarquable équilibre. « Il faut bien prendre garde au naturel, car la nature ne meurt point et, à la longue, elle fait toujours son coup; (...) rarement un bon naturel se pervertit » (IX, 295). On se souvient aussi des qualités humaines que saint Jean Eudes souhaite trouver chez les supérieurs de communauté: « bon jugement », « grande discrétion », « science suffisante » (IX, 482-483).

Enfin, dernière remarque qui me paraît capitale, saint Jean Eudes n'envisage jamais le cas de l'incroyant de bonne foi et de bonne volonté, et il n'a nul souci de trouver un terrain commun pour engager le dialogue avec lui: il n'éprouve donc pas le besoin de faire ressortir la continuité entre les vertus chrétiennes et les vertus naturelles. Il s'attache au contraire à rappeler aux croyants la radicale nouveauté de l'existence chrétienne.

Notre situation à nous est fort différente aujourd'hui, ainsi que nos préoccupations. Nous cherchons par exemple à préciser comment l'action du Christ s'exerce dans le cœur de tout homme de bonne volonté, même s'il n'en est aucunement conscient, car nous savons que « l'Esprit Saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associés au mystère pascal » (Gaudium et Spes, 22/5). Nous n'avons pas à nous étonner de ne pas trouver chez saint Jean Eudes la

réponse à ces préoccupations. Et il nous faut accepter en toute tranquillité d'esprit que sa pensée, au sujet de ce que nous appelons les « valeurs humaines », ait besoin d'être complétée et précisée à la lumière de la réflexion plus récente de l'Église.

### La vie sociale

En ce qui concerne la vie sociale, il est évident que *Gaudium et Spes* aborde de nombreux thèmes qu'on ne rencontre pas sous la plume de saint Jean Eudes. La raison en est fort simple: la vie sociale a profondément changé depuis trois siècles. Par la force des choses, à travers tant de révolutions et de changements de régimes politiques, l'homme a pris conscience que les cadres et structures de la vie collective, aux niveaux d'une ville, d'un pays et du monde entier, ne sont pas fixés une fois pour toutes, et que c'est un devoir pour lui de chercher à les transformer. Cette vie collective devient d'ailleurs chaque jour plus complexe, et le réseau des relations qui se nouent entre tous les êtres humains est de plus en plus serré: c'est le phénomène qu'on appelle couramment aujourd'hui « socialisation » (cf. *Gaudium et Spes*, 6/5, 25/2, 42/3, etc.). Et la nécessité pour l'homme de prendre en charge son destin n'en devient que plus urgente: s'il n'arrive pas à dominer et orienter les mécanismes de la vie collective, il sera fatalement écrasé par eux (cf. *Gaudium et Spes*, 9/4).

L'évolution gigantesque que le monde a vécue depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui se poursuit, a amené l'Église à un effort de réflexion considérable sur la nature même de la vie sociale, et sur les exigences qui s'imposent aux chrétiens d'aujourd'hui pour y incarner l'Évangile. On peut dire que, peu à peu, ce sont comme de nouvelles dimensions de la charité qui ont été découvertes (cf. *Gaudium et Spes*, 30/2): aimer le prochain, ce n'est pas seulement lui rendre service à titre individuel, c'est aussi travailler à l'amélioration des institutions qui structurent la vie sociale, afin qu'elles n'entravent pas, mais au contraire qu'elles favorisent, le développement intégral de l'homme.

La I<sup>ère</sup> partie de *Gaudium et Spes* tient évidemment compte de cette réflexion, spécialement au chapitre II, qui aborde toute une série de thèmes familiers aux chrétiens d'aujourd'hui: l'interdépendance de la personne et de la société, le bien commun, les droits de l'homme, la justice sociale, la participation. Le Concile reconnaît que le dynamisme social d'aujourd'hui a quelque chose de bon (cf. 42/3), et, en même temps, il nous rappelle à tous la responsabilité que nous avons de l'orienter dans un sens positif, afin que, dès ici-bas, l'humanité commence à vivre en accord avec sa vocation de famille des enfants de Dieu (cf. 32/3).

Si l'on compare l'enseignement de *Gaudium et Spes* sur la vie sociale avec l'Évangile, il me semble qu'on peut dire deux choses complémentaires. D'abord, en un certain sens, *Gaudium et Spes* ne dit rien de nouveau: personne n'ira jamais plus loin que le Christ, qui nous a enseigné par sa parole et son exemple qu'« il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn 15, 13). L'Évangile nous invite au don total de nous-mêmes, ce qui suppose une purification radicale de notre cœur. Mais, en un autre sens, le texte conciliaire (dans la ligne des grandes encycliques) apporte du nouveau, car il invite à mieux percevoir l'extension du champ d'application de la charité. L'Évangile est un levain de fraternité, mais ce n'est que progressivement que les générations de chrétiens ont pu et pourront

reconnaître comment il doit rénover l'organisme social tout entier.

Saint Jean Eudes n'avait évidemment pas la vision que nous pouvons avoir des implications sociales de la charité. Mais d'une part, comme je l'indiquerai plus loin, il est indéniable qu'il voit les problèmes de son époque et qu'il a le souci d'alerter les responsables. Et, d'autre part, sa méditation incessante de la Parole de Dieu lui a donné une conscience très vive des exigences radicales de conversion que suppose une vraie charité. Vivre dans la charité, pour lui, c'est ni plus ni moins suivre « le Christ, doux et humble de coeur », qui, « à cause de l'immense amour dont il nous a aimés, s'est fait obéissant jusqu'à mourir en croix » (Manuel, III, 311).

On peut donc dire que la pensée de saint Jean Eudes sur la vie de relations de l'homme avec ses semblables, loin de s'opposer à celle du Concile, garde une grande valeur et reste extrêmement stimulante. Peu d'auteurs spirituels, me semble-t-il, ont exprimé avec autant de clarté que lui à quel point doit s'affiner et se purifier un coeur qui veut aimer comme celui du Christ.

### L'activité terrestre de l'homme

La réflexion du Concile sur l'activité terrestre de l'homme est également beaucoup plus développée que celle de saint Jean Eudes, ce qui s'explique tout aussi aisément.

Saint Jean Eudes vivait dans un univers stable, où le progrès scientifique et ses répercussions sur la vie quotidienne étaient peu sensibles. Aujourd'hui, par contre, l'homme, « aidé par la science et la technique, a étendu sa maîtrise sur presque toute la nature et ne cesse de l'étendre » (33/1), s'acharnant ainsi à améliorer ses conditions de vie (cf. 34/1). Le Concile se doit de réfléchir à la signification de ce « gigantesque effort » (34/1), et il reconnaît qu'il « correspond au plan de Dieu » (ibidem). Ensuite, il prend acte de l'« autonomie des réalités terrestres », en précisant avec soin la portée de cette expression: elle signifie que « les choses créées et les sociétés elles-mêmes ont leurs lois et leurs valeurs propres, que l'homme doit peu à peu apprendre à connaître, à utiliser et à organiser » (36/2); mais cela n'entraîne nullement qu'elles « ne dépendent pas de Dieu, et que l'homme peut en disposer sans référence au Créateur » (36/3). Cette autonomie des réalités terrestres fonde la possibilité, et même la nécessité, d'une collaboration « de tous les hommes, croyants et incroyants (...) à la juste construction du monde », ce qui suppose d'ailleurs « un dialogue loyal et prudent » (21/6).

L'enseignement de Gaudium et Spes sur l'activité humaine, comme sur la vie sociale, est plus développé que celui de l'Évangile. Mais il s'agit là encore d'une explicitation, en fonction de situations nouvelles, d'exigences essentielles qui demeurent les mêmes, et que saint Jean Eudes a, dans l'ensemble, bien perçues à son époque.

Il est clair pour lui, même s'il le dit avec d'autres mots que « la règle de l'activité humaine » est « qu'elle soit conforme au bien authentique de l'homme, selon le dessein et la volonté de Dieu, et qu'elle permette à l'homme, considéré comme individu ou membre de la société, de s'épanouir selon la plénitude de sa vocation » (35/2; cf. par exemple la « Méditation sur le choix d'une condition », II, 191 et sv.).

Saint Jean Eudes a également une conscience très vive, et il affirme avec une vigueur exceptionnelle, que la « charité ne doit pas seulement s'exercer dans des

actions d'éclat, mais, et avant tout, dans le quotidien de la vie » (38/1), et il refuse énergiquement tout « divorce entre la foi (...) et le comportement quotidien » (43/1; cf. les longs développements du Royaume de Jésus sur la sanctification des actions ordinaires, I, 441 et sv.)

À propos de la sanctification des actions ordinaires, une question peut se poser, que j'avais signalée dans le dossier « Spiritualité Eudiste 1972 » (fiche 21, n. 123). La manière dont saint Jean Eudes conçoit la sanctification de ces actions quotidiennes et, plus généralement, de toute l'activité profane, n'est-elle pas marquée par un certain « extrinsécisme », selon lequel aucune relation claire ne serait perçue entre la volonté de Dieu et la signification propre du travail auquel on se livre? L'essentiel serait alors l'intention, la nature du travail étant considérée comme indifférente, ainsi que son utilité immédiate, et la manière dont il est effectué.

À la réflexion, je pense, comme plusieurs confrères me l'ont fait remarquer, que ce reproche ne tient pas. Saint Jean Eudes sait bien que « chaque discipline » a « ses lois propres », pour employer la vocabulaire de Gaudium et Spes, et qu'il est nécessaire « d'y acquérir une véritable compétence » (43/2). L'examen de conscience qu'il propose aux « Médecins, Apothicaires et Chirurgiens » commence précisément par là: n'ont-ils pas « exercé quelques-uns de ces offices, sans avoir les capacités requises », et « ordonné des remèdes dangereux, sans bien connaître la qualité de la maladie ou du remède? » (IV, 356). Et, aux « Juges et Conseillers », saint Jean Eudes pose des questions analogues: « Ont-ils bien apporté la diligence nécessaire pour examiner les causes avant que de les juger? » (IV, 343). De même il invite le prédicateur à « embrasser de tout coeur le travail qui est nécessaire pour gagner son pain à la sueur de son visage, c'est-à-dire pour étudier avec soin, et pour apporter toute la diligence et la préparation requises afin de bien faire toutes ses prédications » (IV, 19). Pour saint Jean Eudes, il est bien clair que les « moindres actions » devront toujours être faites « avec toute la perfection possible » (III, 141): un travail fait pour Dieu ne pourra être que du bon et beau travail.

Il reste vrai cependant que saint Jean Eudes voit de manière privilégiée, en toute activité humaine, sa signification et sa valeur surnaturelles, rappelant sans cesse qu'il n'y a pas d'efficacité véritable en dehors de la croix. On devine d'ailleurs que le texte de Gaudium et Spes n'est pas en opposition avec lui sur ce point: le Concile est bien conscient que « nous devons porter cette croix que la chair et le monde font peser sur les épaules de ceux qui poursuivent la justice et la paix » (38/1), et il n'oublie pas qu'« elle passe, la figure de ce monde, déformée par le péché » (39/1: cf. 1 Co 7, 31, qui est cité plusieurs fois par saint Jean Eudes).

## La marche de l'humanité vers la fin de l'histoire

Lorsque le Concile évoque la fin de l'histoire, il parle de « l'achèvement de la terre » et de « la transformation du cosmos » (39/1), précisant d'ailleurs que nous ne connaissons pas le mode de cette transformation; et il reconnaît que « s'il faut soigneusement distinguer le progrès terrestre de la croissance du Royaume de Dieu, ce progrès a cependant beaucoup d'importance pour le Royaume de Dieu, dans la mesure où il peut contribuer à une meilleure organisation de la société humaine » (39/2). Ici nous nous éloignons nettement de saint Jean Eudes, qui imagine spontanément que Dieu détruira le monde et le réduira en cendres (cf. I, 155). Au XVII<sup>e</sup> siècle, la question de la signification du « progrès terrestre » ne se posait pas,

car personne n'envisageait que le cadre de vie de l'humanité puisse devenir très différent de ce qu'il était alors, moyennant un effort collectif en vue de sa transformation. Il était donc naturel que l'attention de saint Jean Eudes, comme celle de tous les auteurs spirituels de son temps, se porte de préférence sur le caractère passager et précaire des réalités temporelles. Et on saisit ici assez bien pourquoi sa réflexion sur le monde créé en tant que tel est demeurée incomplète et même parfois ambiguë.

Aujourd'hui, par contre, l'homme a conscience d'avoir la capacité, en même temps que la responsabilité, de forger son destin collectif. Et l'Église se doit de considérer la signification que revêt, au regard de la foi, le progrès réel ou possible de la cité terrestre, et de préciser en quel sens l'homme, et spécialement le chrétien, doit travailler à l'édification du monde. Elle s'est ainsi trouvée amenée à insister, nettement plus que par le passé, sur l'exigence de « présence » au monde, et d'« engagement » dans le monde. Et ce sont donc des dimensions nouvelles de la foi et de la charité qui ont été progressivement mieux perçues, et que nous avons tous le devoir impérieux de reconnaître.

Est-ce à dire que l'existence chrétienne aujourd'hui, dans un monde qui a conscience de pouvoir évoluer et progresser, est fondamentalement différente de ce qu'elle était autrefois, dans un monde qui se croyait plus ou moins immuable? Certains chrétiens sont tentés de le penser, ce qui les amène à considérer comme caduques tout un ensemble de réflexions et d'attitudes spirituelles du passé; et Teilhard de Chardin a contribué, me semble-t-il, à orienter les esprits dans ce sens, lui qui croyait apercevoir « une forme encore inconnue de religion (...) en train de germer au coeur de l'homme dans le sillon ouvert par l'idée d'Évolution » (L'Activation de l'Énergie, éd. du Seuil, 406), et souhaitait que la « Foi chrétienne, ascensionnelle, en un transcendant personnel, vers l'En Haut » soit « rectifiée » en s'incorporant la « Foi humaine, propulsive, en de l'ultra-Humain, vers l'En Avant » (L'Avenir de l'Homme, éd. du Seuil, 349)

Ces réflexions de Teilhard dépendent pour une part de la conviction qu'il avait que l'univers était en progrès constant et qu'une sorte de mutation de la condition humaine était en train de se produire. Mais cela n'est nullement évident, comme en témoigne par exemple la lettre du « Concile des Jeunes » de Taizé, qui commence par ces mots: « Nous sommes nés sur une terre qui est inhabitable pour la plupart des hommes » (texte cité dans Documentation Catholique, 6 octobre 1974, p. 815).

Cette constatation, bien entendu, ne rend que plus urgente la nécessité de travailler à aménager l'univers, mais elle nous invite à une grande modestie: la condition humaine ne change pas de manière radicale. Et finalement les exigences de la vie chrétienne demeurent les mêmes. Tout en reconnaissant les limites de l'enseignement et de l'expérience des saints des siècles passés, nous serions bien imprudents de les considérer comme dévalués. Les saints de tous les âges nous rappellent que, quels que soient la valeur et l'intérêt des réalités terrestres, le don que Dieu nous fait de sa vie est infiniment plus précieux, et que c'est ce don qui éclaire et valorise tous les aspects de l'existence humaine.

Et, sur ce point, la parenté de vues entre Gaudium et Spes et saint Jean Eudes est tout à fait remarquable. Le Concile rappelle avec force que « l'aspect le plus sublime de la dignité humaine se trouve dans (la) vocation de l'homme à communier avec Dieu » (19/1), et que « Dieu seul (...) répond aux plus profonds désirs du coeur humain que jamais ne rassasieront pleinement les nourritures terrestres » (41/1).

Cette idée très chère à saint Augustin, saint Jean Eudes l'avait exprimée trois siècles avant Vatican II en des termes très proches: « O coeur humain (...), sache que la possession de cent mille mondes n'est point suffisante pour te contenter pleinement, non pas même durant un moment, et qu'il n'y a que Dieu seul qui te puisse rendre heureux et content » (VI, 379).

Au terme de cette comparaison entre la pensée spirituelle de saint Jean Eudes et la Ière partie de Gaudium et Spes, il me semble possible de formuler quelques propositions simples.

Tout d'abord les points de divergence qui ont été relevés n'ont rien d'étonnant: ils correspondent tout naturellement à la distance qui sépare l'Église et le monde d'aujourd'hui de l'Église et du monde d'il y a trois siècles, ainsi qu'à la différence des buts recherchés, des destinataires visés, et des méthodes employées, d'une part par le texte conciliaire et d'autre part par saint Jean Eudes.

Ces points de divergence sont cependant comme des révélateurs: ils font apparaître le caractère incomplet et parfois approximatif de la réflexion de saint Jean Eudes sur la création. C'est là une faiblesse qu'il faut accepter de reconnaître, mais dont il ne faut pas majorer l'importance: d'une part elle est facile à corriger aujourd'hui, grâce à l'apport de la théologie contemporaine; et d'autre part elle n'est sans doute rien de plus que le fruit d'une certaine maladresse dans l'expression d'un souci profondément évangélique: celui de contester radicalement toute prétention de la créature à l'auto-suffisance.

Enfin ces points de divergence ne doivent pas éclipser les points de convergence: la reconnaissance du poids du péché et de la profondeur de son enracinement dans le coeur de l'homme; le rappel de la nécessité d'une conversion totale de notre être pour qu'il puisse s'accorder aux desseins de Dieu; et surtout la conviction que le Christ est l'origine et la fin de toutes choses.

Et on peut dire, en fin de compte, que ce vers quoi la constitution conciliaire veut acheminer l'homme auquel elle s'adresse, c'est très précisément la grande certitude que saint Jean Eudes rappelle à ses lecteurs dès le point de départ: le Seigneur est « l'Alpha et l'Omega, le Premier et le Dernier, le Commencement et la Fin ». Il est frappant de constater que ces magnifiques expressions de l'Apocalypse (22,13), que saint Jean Eudes a incorporées à la toute première phrase du texte du Royaume de Jésus, sont justement les derniers mots de la Ière partie de Gaudium et Spes.

#### EXAMEN DE QUELQUES PROBLÈMES CONCRETS (IIème PARTIE DE « GAUDIUM ET SPES »)

Après avoir donné un éclairage général sur l'homme dans le monde d'aujourd'hui, le Concile, dans la IIème partie de Gaudium et Spes, traite de « quelques questions particulièrement urgentes de ce temps qui affectent au plus haut point le genre humain » (46/1).

Il est clair que cette IIème partie, dans son style comme dans son contenu, n'a que peu de ressemblance avec les considérations que saint Jean Eudes a pu faire au sujet des problèmes particuliers de son époque. Mais ceci n'a pas besoin de justification: lorsque l'enseignement de l'Église cherche à préciser les applications

concrètes du message évangélique, il porte nécessairement la marque d'une époque donnée. Le Concile est parfaitement conscient de cela, et il prend soin d'indiquer que cette IIème partie de Gaudium et Spes devra être interprétée « en tenant bien compte (...) des circonstances mouvantes qui, par nature, sont inséparables des thèmes développés ~note 1 de l'avant-propos de Gaudium et Spes).

Cela dit, il y a peut-être, lorsqu'on regarde les choses en profondeur, moins de distance qu'on ne pourrait le croire entre la IIème partie de Gaudium et Spes et l'enseignement--et surtout le comportement--de saint Jean Eudes.

Christianiser toutes les dimensions de l'existence humaine

Observons tout d'abord que le type de démarche que le Concile se propose de faire dans la IIème partie de Gaudium et Spes était tout à fait familier à saint Jean Eudes.

Que cherche le Concile en effet? Il cherche à « projeter la lumière des principes qui nous viennent du Christ » sur diverses questions de première importance (mariage et famille, culture, vie économique-sociale, vie politique, solidarité des peuples et paix), espérant ainsi que « les chrétiens seront guidés et les hommes éclairés dans la recherche des solutions » (46/2).

Saint Jean Eudes a bien eu, au dix-septième siècle, la même préoccupation fondamentale. Nous connaissons son souci constant de tirer toutes les conséquences concrètes des paroles de saint Paul qu'il cite si souvent: « Quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » (1 Co 10, 31) et « au nom du Seigneur Jésus » (Col 3, 17). À travers tout son ministère, et spécialement la prédication, il cherche à montrer comment la lumière de l'Évangile doit éclairer toutes les situations, toutes les activités, toutes les responsabilités des hommes de son temps. Il invite ses auditeurs et lecteurs à vivre tous les aspects de leur vie, sans exception, selon l'esprit du Christ. Il s'intéresse spécialement à la vie familiale, donnant, pour la préparation au mariage, des conseils pratiques et judicieux (ch. XXII du Catéchisme de la Mission, II, 458 et sv.). Il se préoccupe beaucoup également, comme nous l'avons déjà noté, de la vie professionnelle, et il a progressivement mis au point une série d'examens de conscience à l'intention, non seulement des prêtres et des religieux, mais des « Gouverneurs, Magistrats », « Officiers des finances », « Juges et Conseillers », « Capitaines et Soldats », « Médecins, Apothicaires et Chirurgiens », « Marchands et Artisans », etc., qui sont remarquables de précision et d'équilibre (II, 497-514; IV, 328-360).

La différence essentielle entre son attitude et celle du Concile correspond très précisément à la différence de types de civilisation qui séparent notre siècle de celui de Louis XIV: vivant dans une société stable et fortement hiérarchisée, dont personne, à son époque, ne remet en question les structures, saint Jean Eudes s'adresse essentiellement à la conscience individuelle de chacun; ce ne sera que progressivement, au cours des siècles suivants, surtout à partir de l'encyclique Rerum Novarum (1891), que les chrétiens prendront conscience de l'importance des conditionnements collectifs et de la nécessité de travailler à réformer l'organisation même de la société.

Mais la visée essentielle de saint Jean Eudes est bien la même que celle du Concile: aider l'homme à vivre toutes les dimensions de son existence, et



spécialement son insertion dans le temporel, en accord profond avec l'intention de Dieu.

### Souci de la justice

On note aussi chez saint Jean Eudes un souci très profond de la justice, qui est bien en harmonie avec les exigences soulignées par la II<sup>ème</sup> partie de *Gaudium et Spes*, même s'il se traduit dans la pratique de manière très différente.

Ce souci de la justice repose sur des convictions simples et fortes. Tous les hommes sont fils de Dieu et doivent se reconnaître comme frères: « Voyez votre prochain comme la créature et l'ouvrage des mains de Dieu, comme l'image vivante de la Très Sainte Trinité, comme un enfant du Père Céleste, comme le frère du Fils de Dieu, comme un membre et une relique de Jésus-Christ, comme votre frère et comme membre d'un même chef et d'un même corps avec vous » (VII, 211). Jésus a voulu être « pauvre et méprisé », et « les grands de ce monde » n'ont aucune supériorité à ses yeux (V, 312). Les « maîtres et maîtresses » doivent « traiter leurs serviteurs et servantes comme ils désirent que le Souverain Maître les traite » (IV, 40). L'argent et le bien que nous pouvons avoir appartiennent non pas à nous, mais à Dieu (cf. XI, 39). Personne ne doit se dispenser, sous prétexte de faire « des aumônes et des oeuvres apparentes de charité », de payer d'abord ce qui est dû en justice (V, 291).

Saint Jean Eudes a une sollicitude très particulière pour tous ceux qui sont faibles et risquent d'être écrasés. Il prie la Vierge pour eux avec des accents émouvants (VIII, 32). Il écrit spécialement à une communauté eudiste pour lui demander des prières en faveur des pauvres qui ont des procès (X, 483). Il rappelle aux prêtres avec insistance que c'est le devoir de chacun d'eux de « se rendre le protecteur, le défenseur, le père et le refuge des pauvres, des veuves, des orphelins, de tous ceux qui sont indéfendus et opprimés » (III, 40; cf. P. MILCENT, *Spiritualité de la charité envers les pauvres selon saint Jean Eudes*, dans « Notre vie », 1<sup>er</sup> février 1971, p. 161 et sv.).

Et ce ne sont pas là de simples mots: saint Jean Eudes met en pratique ce qu'il demande. En 1640, par exemple, il est intervenu auprès du chancelier Séguier, spécialement envoyé en Normandie par Richelieu pour mater la révolte des Nu-pieds, afin de l'inciter à agir avec clémence et humanité (cf. Ch. du CHESNAY, *Les Nu-pieds et saint Jean Eudes*, dans « Notre vie », mars-avril 1952, p. 38-49).

Nous connaissons aussi plusieurs de ses interventions auprès de la Reine-Mère et du Roi, par lettres ou à l'occasion de prédications. À l'un comme à l'autre il sait rappeler, avec respect, mais avec beaucoup de franchise et de courage, leurs responsabilités (cf. par exemple XI, 52-60, 64-65; X, 465-466, 441-444). Certes saint Jean Eudes ne remet en question ni le pouvoir absolu du roi, qui pour lui est de droit divin, ni la hiérarchie sociale telle qu'il la connaît, qui lui paraît intangible. Mais il dit avec force à tous ceux qui ont quelque autorité qu'ils doivent la mettre au service du bien de tous (cf. par exemple V, 317).

Il n'y a donc rien, dans la doctrine ou l'attitude de saint Jean Eudes, qui aille à l'encontre de ce que le Concile enseigne dans la II<sup>ème</sup> partie de *Gaudium et Spes* et qui soit de nature à détourner un chrétien d'aujourd'hui de prendre toutes ses responsabilités dans les domaines économique, social et politique. Mais ceci ne veut pas dire, évidemment, que tous les conseils pratiques donnés par saint Jean Eudes peuvent s'appliquer sans transposition aux situations concrètes que nous avons à

vivre de nos jours.

## CONCLUSION

Il est temps de dresser le bilan de cette longue étude. Je crois pouvoir l'exprimer ainsi: malgré ses limites, le message spirituel de saint Jean Eudes n'est aucunement devenu caduc du fait du Concile Vatican II et de la publication de la constitution pastorale *Gaudium et Spes*.

Saint Jean Eudes, comme tous les humains, a été marqué par son tempérament et son époque, par sa formation et son expérience concrète. Certaines de ses affirmations, nous l'avons vu, requièrent explication, et même mise au point. Son style, bien que jamais obscur, est souvent touffu et enchevêtré: il nous faut donc savoir choisir les pages les plus accessibles de ses oeuvres, et même fréquemment transposer ce qu'il dit en un langage plus parlant aujourd'hui. Par ailleurs, nous n'avons pas à perdre de vue que saint Jean Eudes est le témoin d'une Bonne Nouvelle qui le dépasse, et doit être situé dans le développement de la grande tradition de l'Église: c'est pourquoi les textes des conciles et des derniers papes, comme d'ailleurs la réflexion des théologiens et des auteurs spirituels de notre temps, peuvent apporter au chrétien d'aujourd'hui, spécialement lorsqu'il s'agit d'éclairer son insertion dans le temporel, des éléments de réflexion qu'il serait vain de chercher dans le Royaume de Jésus.

Cela dit, nous pouvons affirmer sans hésitation que la grande intuition spirituelle de saint Jean Eudes conserve toute sa valeur et toute son actualité. Aujourd'hui comme hier, Jésus-Christ veut être tout en toutes choses: il veut établir le règne de son amour dans chacune de nos vies et dans l'univers entier, comme il l'a établi dans le coeur de sa Mère, la Vierge Marie. Quelles que soient les questions concrètes auxquelles nous sommes affrontés, cette certitude, que peu de saints ont su exprimer avec autant de force que saint Jean Eudes, est une lumière incomparable.

C'est bien elle d'ailleurs que Paul VI, devenu pape quelques mois auparavant, proclamait, lors de l'ouverture de la deuxième session du Concile, le 29 septembre 1963, en des termes d'une saisissante vigueur: « D'où part notre marche (...)? Quelle voie allons-nous suivre (...)? Et quelle fin donner à notre itinéraire (...)? Trois questions, capitales dans leur extrême simplicité, mais une seule réponse. Et ici, en cette heure solennelle, cette réponse, nous devons la proclamer pour nous-mêmes et la faire entendre au monde qui nous entoure: c'est le Christ, le Christ qui est notre principe, le Christ qui est notre voie et notre guide, le Christ qui est notre espérance et notre fin » (Doc. Cath., 20 oct. 1963, col. 1340).